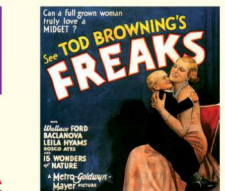
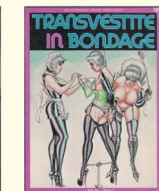
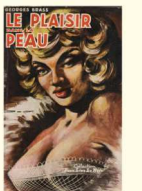
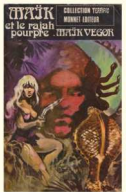


Christophe Bier



Obsessions



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

Fiction

Ernest, Littérature mineure, Rouen, 2016.

Essais

Farrel, Christophe Bier éditeur, Paris, 2017.

Pornographisme, collectif, La Brèche Studio, Lyon, 2016.

La Pharmacienne, d'Esparbec [postface], La Musardine, Paris, 2015.

L'Avilissement absolu et autres textes de domination féminine,
de Robert Mérodack [préface], La Musardine,
coll. « Lectures amoureuses » n° 181, Paris, 2015.

L'Œillet de Louise et autres textes de soumission féminine,
de Robert Mérodack [préface], La Musardine,
coll. « Lectures amoureuses » n° 170, Paris, 2014.

Les Éditions du Couvre-Feu, Éditions Astarté,
coll. « bibliographique illustrée » de la littérature flagellante, Paris, 2013.

Orgasmo vol. 1 & 2, Serious Publishing, Paris, 2012.

Dictionnaire des films français pornographiques & érotiques 16 et 35 mm
[dir.], Serious Publishing, Paris, 2011.

« Montorgueil » *Cahiers d'ébauches* [préface],
Éditions Astarté, Paris, 2010.

Censure-moi. Histoire du classement X en France,
L'Esprit frappeur, Paris, 2001.

Pièces radiophoniques

Sinfonia dolorosa, France Culture, 2004.

Le Mystère des belles amputées, France Culture, 2002.

Christophe Bier

Obsessions

*sélection de chroniques de l'émission
Mauvais Genres, France Culture
2003-2016*

le dilettante

7, place de l'Odéon
Paris 6^e

Couverture © Camille Cazaubon
*Ces chroniques, présentées dans l'ordre de leur passage
radiophonique, sont issues de l'émission Mauvais Genres,
diffusée sur France Culture le samedi de 22 à 23 heures.*
www.franceculture.fr

© le dilettante, 2017
ISBN978-2-84263-912-9

Aux Amazones cruelles de Montorgueil.

À Jean-Claude Remoleux.

*À Jean-Pierre Mocky,
dont j'envie l'absence totale de politesse.
Il est l'un des grands représentants du « mauvais genre »,
et il s'en fout.*

AVANT-PROPOS

Septembre 2017 : l'émission radiophonique *Mauvais Genres* de France Culture aura vingt ans.

Je suis « entré en *Mauvais Genres* » en 2001, comme simple invité. François Angelier, son producteur et animateur, m'avait dans le viseur depuis l'autoédition d'un fanzine obsessionnel au format A5 : *Les Nains au cinéma*. Puis il remarqua *Censure-moi, histoire du classement X en France*, publié par L'Esprit frappeur fin 2000, dans la foulée des remous autour du film *Baise-moi*. Ce pamphlet documentait l'histoire et les mécanismes du système répressif qui entrava dès 1976 le cinéma pornographique naissant. Le porno, la censure, voilà des sujets qui méritaient un programme « Mauvais Genres ».

À ma surprise, l'émission se révéla un grand oral. J'y gagnai mon brevet de chroniqueur. Le porno avait dû me rendre lyrique. Angelier s'était amusé de ma biographie, me faisant raconter comment j'étais arrivé à Paris, hébergé deux années dans une chambre du presbytère de l'église des pères du Saint-Sacrement, rue Cortambert, dans le XVI^e arrondissement. Quand la foi chrétienne est dévoyée – j'entamai la rédaction de mon dictionnaire des films porno au presbytère –, Angelier est aux aguets, et jubile.

Ce direct sur les ondes avait de quoi m'intimider. Rien de comparable avec la scène ou le cinéma, pas de texte établi.

Je peux affronter le public d'une conférence-spectacle, travesti en vieille fille pornophobe en tailleur strict, juché sur quinze centimètres de talons aiguilles, comme je l'ai fait au Centre Pompidou, je peux m'adapter avec aisance aux tournages échevelés de Jean-Pierre Mocky, avec lequel j'ai débuté, mais « parler dans le poste » en direct m'impressionne encore.

Les premiers temps, j'eus surtout le bonheur de lire des extraits de textes.

Bientôt, la chronique ciselée au cordeau, minutée, déclamée, est devenue mon mode favori d'intervention, équilibre parfait de journalisme et de jeu. Elle est travaillée à domicile, passée à l'épreuve du *gueuloir* de Flaubert, malaxée comme un texte dramatique, relue attentivement dans la ligne 9 du métro qui me conduit jusqu'à Radio France, corrigée encore jusqu'à l'arrivée au studio, et enregistrée, souvent en une prise. Il faut un bafouillage sévère, un manque d'entrain, pour justifier une autre prise. Parfois une troisième. Le pré-enregistrement est un confort, qui permet le montage. Mais il arrive qu'une chronique soit interprétée en plateau, en direct. Il ne faut pas trembler. Et se dire que l'auditeur, qui perçoit la réalité du direct, accepte l'infime savonnage qui peut surgir. Il ne va pas jusqu'à la souhaiter, mais elle sonne comme la preuve d'un temps partagé.

La formule nous est tombée dessus quand Piéral est décédé le 22 août 2003. Sa nécrologie s'imposait. Il était de la famille, nous avait fait l'honneur de sa présence pour une soirée autour de Jean Boulet, en partenariat avec le Centre Pompidou. « Vous me reconnaissez ! » avait-il dit à François Angelier, lui donnant rendez-vous dans le grand hall du bâtiment. Durant la soirée, il bougonnait sur son siège, à côté de Philippe Druillet, comme jadis perché sur la pile des *Journal de Mickey*, près de la porte d'entrée du Kiosque, la librairie de Boulet. « Si tu restes sur les *Mickey*, Pierrot, tu te prendras la porte dans la figure à chaque nouveau client ! » avait beau lui expliquer l'esthète tétatophile.

Piéral! Arraché par Jean Cocteau de l'ombre dans laquelle les monstres sont déportés. Dès 1943 en pleine lumière, infligeant à la face du monde sa difformité, l'imposant comme un chef-d'œuvre d'étrangeté. Le poignant Achille de *L'Éternel Retour* nous offrait la chronique inaugurale, un manifeste de toutes celles à venir, invitant à porter l'attention sur les artistes et les objets d'opprobre. Plus de deux cent cinquante chroniques ont suivi sur ce principe. L'aventure continue toujours.

Le débat sur les « mauvais genres », sur « le » mauvais genre, hante l'émission depuis ses débuts. Pour Jean-Baptiste Thoret et Philippe Rouyer, il n'y aurait pas d'objet spécifiquement « mauvais genre », tout viendrait du regard. L'analyse, la sensibilité du récepteur seraient au cœur d'une possible définition. La théorie est séduisante. François Angelier se lamente parfois de ce que le « mauvais genre » (maintenons ces guillemets de prudence) investisse les pages glacées des journaux féminins et des magazines branchés. Fini les chemins escarpés de la contre-culture, plus d'ombres d'où Piéral et la cohorte des gêneurs pourraient surgir. À force d'éclairer les zones négligées de la culture, elles auraient disparu, digérées par l'ogre *Mainstream*.

Si rien n'est ontologiquement « mauvais genre », tout le devient. Il suffit de savoir regarder. Cette théorie du regard s'inscrit de plain-pied dans une reconnaissance du travail critique. Elle fait de chacun de nous un observateur démiurge qui affûte son œil, indépendamment des objets. Ado Kyrou, dans *Le Surréalisme au cinéma*, ne pensait pas autrement, revêtant les nanars mélodramatiques des somptueuses étoffes dont on tisse l'amour fou.

L'émission est expérimentale : nous nous égarons, nous tirons parfois un sujet vers une aire faussement sulfureuse, ou nous tapons dans le mille, en phase, et c'est la fièvre exaltante. Elle a monté en 2015, lors d'une émission mémorable sur le fist-fucking. Marco Vidal, l'invité, était certes exceptionnel,

historien et adepte de son sujet. Il donnait une dimension métaphysique à cette peu usitée pratique sexuelle, brouillant toutes les frontières, renversant les rôles, ébranlant les certitudes. Pédagogue et poète, il dédramatisait avec prudence, ouvrait un horizon infini. Acte décrié, suscitant l'effroi, non sans danger, transgressant les normes, le fist-fucking imposait sa nature proprement « mauvais genre ».

Piéral en 2003, Rita Renoir en 2016 : mon regard sur eux ne les couvre pas d'une aura singulière. Celle-ci émane d'eux, m'irradie, me happe, me tourmente. Ma position n'est pas celle d'un analyste omniscient mais d'un témoin fasciné qui contemple, incrédule et transi, les multiples icônes de son imaginaire : la pornographie, le cinéma bis, le roman populaire, les monstres, les talons vertigineux, le roman noir... En sélectionnant ces chroniques, en relisant ces quatorze années de ressassement, je décèle, par la récurrence de termes, l'essence même du – de mon ? – « mauvais genre » : *singulier*, *outrance*, *démessure*, *convulsif*, [se] *plonger dans*... Ces mots, ces expressions reviennent, inlassables, dépassés par la notion clé de *fascination* ; le verbe, le substantif, l'adjectif prolifèrent, jusque dans cet avant-propos. Contrarié par ces récurrences, j'ai voulu les traquer, puis j'ai admis qu'elles formaient les scories d'un puissant aveu. Je suis un chroniqueur fasciné, en quête d'une part de fiction qui défie le réel par ses aspérités, qui dérange comme Piéral pouvait déranger, son corps claudiquant cassant la quiétude d'un cadre ; tous les cameramen le disent : avoir un nain dans une image est une contrainte qui focalise tout.

Mes yeux s'emplissent de stupre et de folie. Ils décrivent, effarés, passionnés. Ils pleurent de reconnaissance, s'écarrillent de dévotion muette. En aucune façon, ils ne créent le « mauvais genre ».

Ce dernier – toujours mal défini au terme de cet avant-propos – est opaque. Son qualificatif est un leurre pour se démarquer du détestable « bon goût ». Il est pratique, sonne comme le slogan d'un bonimenteur roublard : **MAUVAIS GENRES!**

1. Cachez ce nain!

– *Que proposez-vous ? Que je vive dans une cave à trier du charbon ou que je sois un « monsieur-pipi »... et encore, je ferais peur à la clientèle, je suppose ?*

Ma mère s'est déjà levée, sa main tremble sur le fermoir de son sac à main.

– *Ah, madame, monsieur, la vie n'est simple pour personne, je vous jure. Le plus sage, c'est de rechercher l'ombre. Sinon, on est en butte aux...*

Il n'acheva pas sa phrase, nous poussa vers la porte, protesta une dernière fois de sa bonne volonté :

– *Un métier caché, modeste, sûr... à l'abri des curiosités malsaines. Croyez-moi, terrez-vous dans un trou, jeune homme, vous y souffrirez moins. Je sais de quoi je parle, le monde est cruel. Et dans les temps où nous vivons...*

Cette scène se déroule en 1940, dans le bureau municipal d'un orienteur professionnel. Le jeune homme en question, heureusement pour nous, ne suivra pas le conseil du fonctionnaire. Refusant l'ostracisme et l'anonymat, il choisit la lumière des théâtres, du music-hall et des plateaux de cinéma, exerçant l'un des métiers les plus exposés au regard des autres : acteur!

Cet homme qu'on voulait cacher, c'est Piéral, décédé le 22 août 2003 et qui allait bientôt avoir quatre-vingts ans. « LE nain le plus célèbre du cinéma français » ont clamé les

nécrologies, l'étiquetant encore et toujours comme un phénomène de foire. Oraison minable pour ce comédien dont la forte personnalité, volontiers provocatrice, méritait de grands rôles.

« Tu devrais lui faire jouer Néron ou le Bourgeois gentilhomme, ou un amant de Feydeau, Macbeth, Othello... » dit Louis-Ferdinand Céline au réalisateur de *Blondine*, féerie en Simplifilm dans laquelle Piéral joue les amoureux contrariés.

C'est pourtant vrai, malgré quelques personnages marquants et de belles rencontres, sa carrière chaotique, commencée en 1941 dans un spectacle de Gilles Margaritis, reflète trop la difficulté à sortir des stéréotypes. Nain monstrueux qu'on exhibe dans *Les Visiteurs du soir*, nain de cirque dans *Danger de mort*, bouffon semant la panique parmi des baigneuses nues du *Lucrèce Borgia* de Christian-Jaque, gargouille de la cour des Miracles dans *Notre-Dame de Paris*, empoisonneur de Marie de Médicis dans *Le Capitain*, encore bouffon dans *La Princesse de Clèves* et même extraterrestre dans le feuilleton *Les Visiteurs...*

Contrairement à tout ce qu'on peut lire partout, Piéral ne joue pas dans *Lola Montès* mais il est Achille, fils dégénéré d'Yvonne de Bray, « méchant, cruel, malheureux jusqu'au crime par haine... ou par amour de la beauté qui lui est refusée » dans *L'Éternel Retour*, son plus beau rôle grâce à Jean Cocteau.

Il y a aussi l'extravagante grande-duchesse de Stromboli, dans le *Voyage-surprise* de Pierre Prévert, avec boa, talons aiguilles, bijoux et poitrine opulente, flanquée d'un amant grec (Nico Papatakis, futur réalisateur des *Abysses*) et défenestrée par des révolutionnaires ! Irrésistible création qui vaut à Piéral un engagement au Carrousel, célèbre cabaret de travestis dans lequel il chante *La Boiteuse*, déguisé en Marguerite Deval, et se transforme en aguicheuse Mae West, une spécialité qu'il reprendra chez Jean-Marie Rivière, à L'Ange bleu.

Et la rencontre avec des cinéastes comme Alain Fleischer (pour *Zoo zéro*), Guy Gilles (pour *Le Crime d'amour*) et Luis

Buñuel qui en fait le psychiatre de son dernier film, *Cet obscur objet du désir*. Buñuel avait le goût des êtres étranges, et particulièrement des nains, comme le poète-dessinateur-écrivain Jean Bouillet, amoureux des monstres, qui compta autant que Cocteau, si ce n'est plus, dans la vie de Piéral.

Le meilleur hommage que nous puissions lui faire, c'est de relire ses mémoires, parus en 1976 chez Robert Laffont. *Vu d'en bas* est un livre terrible, acerbe, plein d'un humour grinçant. Piéral le conclut par ces lignes :

Ce que les nains, les mal foutus, les affreux devraient se répéter à longueur de journée, et surtout avant d'affronter le monde normal, c'est : « Je ne suis pas pire que les autres. Mes difformités, je les porte dans ma chair ? Comparées à celles de l'âme de quelques beaux visages, de quelques corps parfaits, elles sont bien anodines. Alors, qu'est-ce qui m'empêche ? »

Je sais. Mes semblables répondront ce que j'ai pensé pendant de longues années, avant de me trouver devant un homme comme Cocteau : « Mais les autres nous repoussent systématiquement, parce que nous dérangeons leur vue, leur odorat, leur toucher... et quelque chose aussi dans leur bonne conscience ! » À ceux-là, je répondrai ce que me dit Cocteau : « Eh bien, dérange-les ! C'est ce qui peut leur arriver de mieux. »

Émission du 6 septembre 2003.

2. Una vampira per adulti

Que ne donnerais-je pour me faire mordre par Zara, blonde et sculpturale vampirette de *fumetti per adulti*, ces pockets érotiques de bandes dessinées, venus d'Italie, vendus en kiosque dans les années 1960 à 1990.

Entre 1975 et 1987, traduites et éditées par Elvifrance, les histoires de Zara se poursuivent sur 142 fascicules. Plus de vingt mille pages de sexe et de sang ! Impressionnant bilan pour cette jeune vierge qui se languissait d'amour. Heureusement, son père, le professeur Pabst, rapporte de Transylvanie le corps conservé de Dracula qui ne tarde pas à ressusciter et initier l'innocente enfant. À son tour vampire, Zara poursuivra sa recherche de sang frais, sans même souffrir des rayons du soleil grâce à un philtre.

Mieux dessinée que son aînée Jacula, Zara la vampire mène une vie d'errance aux rebondissements feuilletonesques, qui la conduit à tous les coins du monde : cimetières londoniens, harems d'Istanbul, l'Amazonie des réducteurs de têtes, les quartiers malfamés de Dublin, le palais tibétain du dalaï-lama. Victime des hommes ou aventurière, Zara découvre une cité sous-marine peuplée de femmes immortelles, participe aux orgies de Louis II de Bavière, tombe amoureuse d'un monstre de Frankenstein, livre à Satan une archiduchesse au sexe horizontal, subit les tortures d'enfants meurtriers ayant pris la place des adultes. Elle croise une secte de nécrophiles, un collectionneur de monstres, la réincarnation d'Aménophis V et un veuf conservant les corps embaumés de ses épouses, changées en automates.

Ce climat délirant brasse tous les mythes du fantastique en laissant à l'érotisme la plus grande part. Car Zara est l'une des héroïnes les plus exhibitionnistes des Elvifrance, témoignant d'un goût immodéré pour la lingerie sexy : sous-vêtements noirs ou de dentelle, guêpières et porte-jarretelles, bas résille, cuissardes. La croupe charnue, le sein opulent, elle ne cesse de dévoiler son corps et de s'offrir, sans discrimination de sexe. Ses amours avec Frau Murder, seulement vêtue d'un string chauve-souris et d'une longue cape, comptent parmi les étreintes les plus torrides. Unie à Zara par le stupre, Frau Murder, farouche

invertie, parviendra à arracher sa compagne du couvent des Carmélites où elle s'était retirée, convertie par Léon XII. C'était au cinquante-sixième épisode... Avouez que cela eût été dommage d'interrompre en si bon chemin la destinée sanglante de Zara. « Vous ne pourrez plus prendre le voile ! » s'exclame le capucin. « Entre nous, j' préfère m'envoyer en l'air ! » lui répond Zara. Sage résolution qui fait d'elle une authentique rebelle, disposant sans tabou de son corps, au mépris des conventions sociales et du pouvoir religieux.

Vous voulez jouir, boire le sang des exploités, je vous comprends. Alors, il ne vous reste plus qu'à collectionner des Elvifrance ! Passez des annonces, courez les revendeurs d'occasions sur les marchés, poussez les portes des bouquinistes de quartier et dites, d'une voix forte et exaltée : « Bonjour monsieur, bonjour madame, vous reste-t-il quelques Zara ? »

Zara la vampire, périodique mensuel, n° 1 à 142, nov. 1975 – nov. 1987. Éditions Elvifrance, Paris, puis Clichy.

Émission du 4 octobre 2003.

3. Le déliquescent Claude Ferny

Cher Mesplède,

Grâce à vous, les éternels oubliés du second rayon entrent dans l'histoire du polar, comme l'énigmatique Pierre Firmin Marchand, alias Claude Ferny, alias Peter Marsch. Il se présente lui-même ainsi, à la troisième personne :

Après des études désordonnées, il a exercé pour vivre à peu près tous les métiers, sous toutes les latitudes. Il a eu froid, chaud, faim. Il a été croque-mort, banquier, boueux, garçon de salle d'hôpital,

prospecteur de diamants, sorcier, agent secret, coureur motocycliste, policier. Il vit le plus souvent possible nu et seul dans une forêt de l'Île-de-France où il se plaît à méditer en écoutant le chant des oiseaux, le bruit du vent et celui des sources.

Dans un courrier adressé à la Société des gens de lettres, il s'attribue des études en criminologie et se dit l'élève aimé du docteur Locard... lequel, comme Pierre Benoit, signera pour Ferny des préfaces écrites... par Ferny lui-même. Son éditeur favori, Roger Dermée, parle d'un homme droit, apportant ses manuscrits à date fixe, repartant aussitôt, ne buvant jamais au bistrot d'à côté. Éric Losfeld évoque dans ses mémoires un type un peu exalté.

Reste une œuvre littéraire commencée en 1947 par une série de romans noirs écrits sous forme de dossiers de police, multipliant des pistes qui n'aboutissent à rien ! C'est surtout par ses romans dits « sociaux », souvent interdits, qu'il se singularise. Oscar Méténier, Dubut de Laforest sont ses précurseurs, mais Ferny va plus loin dans la description impitoyable d'une société en déliquescence. À force de traquer le sordide, il conduit le lecteur au bord de la nausée, se complaît dans l'ignominie la plus répugnante. Son style méticuleux renforce le malaise. Ses récits se délectent des pires dérèglements et content l'implacable déchéance de criminels pitoyables, tels le frère et la sœur de *Tu éternueras dans la sciure!* battus et affamés par des parents alcooliques, devenus hors-la-loi, meurtriers, tueurs de flics, l'une, pour agoniser sous la main d'une avorteuse, l'autre pour passer sur le billot. L'issue n'est pas plus optimiste pour l'héroïne de *Ton corps n'est pas à toi*, tuée par un paysan, le visage écrasé dans la boue à coups de sabot. Cela tient du mélo crapoteux.

À la violence et au sadisme s'ajoute une obsession malade pour la crasse et les excréments. Un appartement vide constellé d'étrons, une évasion par les égouts chargés d'immondices dans *Poupées! Attention... n'embarquez pas...*, l'incroyable scène de

morgue, dans *Un mort vert et trois morts violets*, dans laquelle la flatulence du cadavre éclabousse toute une famille !

Ferny a-t-il rêvé sa biographie mouvementée ? Ou n'est-il qu'un génial misanthrope, enfermé dans le bureau cossu de son pavillon de Colombes, et dont l'inspiration, à l'instar du criminel fou de *J'étais Jack l'Éventreur*, allait toujours plus loin dans l'abjection ?

Puisse votre livre, cher Mesplède, attirer l'attention des éditeurs sur l'univers sombre d'un Ferny, lequel, nous raconta sa fille, sortait de chez lui toujours armé.

Dictionnaire des littératures policières, de Claude Mesplède (dir.), éditions Joseph K., Nantes, coll. « Temps noir », 2003.

Émission du 11 octobre 2003.

4. Réfractaire à l'offset

On l'appelle presse parallèle, ou bien fanzine. « Magazine pour fanatiques. » Jadis ronéotypé, qu'il affiche des goûts politiques ou sexuels minoritaires, qu'il encense la littérature honnie du second rayon ou le cinéma de bas étage, le fanzine est l'arme de destruction massive d'une poignée d'irréductibles ayant définitivement tourné le dos au conformisme et à la réalité normative. Idéaliste, obsédé frénétique, le fanédateur contemple avec un mépris de dandy le confort dont jouit l'éditeur classique, prisonnier du rendement, des compromis et de l'offset. Artisan consciencieux, il préfère de loin le microtirage, les tubes de colle, les ciseaux et les agrafes aux puissantes machines d'imprimerie. Ce sacerdoce épuisant mais exaltant fut embrassé, dès les années 1970, par quelques furieux

sympathiques œuvrant pour la reconnaissance d'un cinéma fantastique méprisé.

Parmi tous ces frénétiques, souvent épuisés après quelques numéros, les heures de labeur, la diffusion chez les libraires, l'expédition des commandes, se dresse un cas unique de persévérance, un infatigable rédacteur, maquettiste et porteur de fanzines : Pierre Charles. Sa vie est rythmée, depuis la création de son irremplaçable *Ciné Zine Zone* en juin 1978, par les évolutions techniques des photocopieuses. Contempler le cent trente-sixième et dernier *CZZ*, paru fin 2003, permet de mesurer la constance du bonhomme et l'évolution du fanzine. Une blonde en bikini, bien sûr hurlante, cuisses écartées sous la menace d'un couteau sanglant tenu par une main gantée, s'exhibe impudique, dans un mauvais goût assumé, sur la couverture couleur. Du western italien au hardcore, le monde fou, fou, fou de Pierre Charles s'épanouit sur cent trente-quatre pages d'érotisme et de violence, une inlassable déclaration d'amour qui n'a rien perdu de sa fougue depuis vingt-cinq ans ! Cet amant fidèle et enthousiaste du cinéma populaire, ce filmographe pointilleux jusqu'à l'obsession, dévoile ainsi les charmes opulents de Sabine Sun, la carrière de second couteau de Donald O'Brien, ressuscite les charmes vénéneux de quelques classiques du fantastique mexicain, revient avec une constance maniaque sur l'épouvante et le péplum italien, et clôt son sommaire par la croupe dorcellienne de Laure Sainclair.

Quelle autre revue pourrait s'enorgueillir d'un contenu aussi affriolant qu'éclectique, naïvement nostalgique mais puissamment suggestif ?

Mystérieusement, l'incroyable Pierre Charles est entré dans un coma dont il n'est pas revenu. Il s'est éteint le 25 décembre 2003. Ne lui adressez plus d'enveloppes timbrées pour être prévenu des prochaines parutions. *Ciné Zine Zone* a fini sa course insensée. Le mauvais genre a perdu l'un de ses défenseurs